

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 130 (1985)
Heft: 4

Artikel: La Revue Militaire Suisse en 1945
Autor: Probst, Rodolphe / Bauer, E. / Burnand, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Revue Militaire Suisse en 1945

Contexte

- Le 2 avril, encerclement de la Ruhr par les troupes du général Bradley. La 5^e Panzerarmee, la 15^e armée, le 7^e CA et 19 divisions allemandes sont pris au piège qu'Hitler baptise séance tenante la « région fortifiée de la Ruhr ».
On s'achemine vers la fin de toute résistance organisée de la Wehrmacht, dans le dispositif de laquelle s'ouvre une brèche de 290 km.
- Le 10 avril, Hanovre est occupée par le 9^e CA américain.
- Le 14 avril, le 7^e CA américain s'empare de Halle et Leipzig.
A la même période, la moyenne quotidienne des Allemands qui se rendent aux Alliés passe de 29 000 à 50 000.
- Le 26 avril, le général américain Hodges prend contact, à Torgau, avec le général soviétique Jadov, commandant de la 5^e armée soviétique de la Garde.
- Le 28, Mussolini est « intercepté » à Dongo, sur les bords du lac de Côme. Le jour même, il tombe sous les balles des partisans, et il est pendu par les pieds selon les ordres du partisan communiste milanais Walter Andisio.
Son corps est profané par les partisans milanais et par la foule.

- Le 29 enfin, à Caserte où se trouve le GQG des forces alliées de Méditerranée, le général von Senger und Etterlin et l'Obergruppenführer SS Wolff, en civil parce qu'ils ont dû traverser la Suisse, signent la reddition des forces armées allemandes du Sud-Ouest.

Lu dans le numéro d'avril 1945

L'appréciation des jeunes gradés et soldats sortant des écoles et des cours

On entend souvent faire la remarque que les jeunes gradés ou soldats venant de terminer leur instruction ne sont pas à la hauteur des tâches qui leur sont confiées dans les unités, qu'ils manquent de la maturité qu'on est en droit d'exiger d'éléments incorporés dans l'armée de campagne, et que, d'une manière générale, les classes plus âgées donnent lieu à moins de critiques. Cette dernière constatation dispense d'une prise de position particulière. En effet, il serait navrant et l'on se décernerait un bien triste certificat si, après les longues périodes de service actif, il en allait autrement. Cependant, il est peut-être judicieux de relever quelques points permettant de comprendre cette regrettable insuf-

fisance; nous le ferons dans l'espoir d'éveiller quelque compréhension à l'égard des jeunes, et de les préserver d'un jugement erroné et injuste.

Tout d'abord, il faut le dire sans équivoque, la quasi-totalité des jeunes gradés et soldats sont pleins de bonne volonté et cherchent à servir l'armée de toutes leurs forces, avec enthousiasme et dévouement. Tous reconnaissent qu'il vaut la peine de faire n'importe quel sacrifice pour sauvegarder l'existence du pays, et tous se montrent dignes de maintenir dans les lois de l'honneur ce qui a été construit dans le passé.

Dans l'appréciation qu'on porte sur les jeunes gradés et soldats, il ne faut pas méconnaître qu'en fait le Suisse se place dans la catégorie des hommes qui arrivent relativement tard à la maturité, bien qu'il en paraisse souvent autrement. Nos jeunes gens, même s'ils sont à la fin de leur apprentissage ou de leur instruction, ont trop peu d'assurance, tant moralement que physiquement, pour qu'il soit possible de leur confier des tâches qui demandent d'agir indépendamment ou qui exigent beaucoup de fermeté. A vingt ans, ils n'ont pas encore trouvé leur stabilité, ils la recherchent constamment et subissent l'effet des impressions et des influences de leur entourage. De plus, leur développement physique ne leur permet pas encore de donner un plein rendement. Les indices de leur manque de maturité se révèlent dans toutes leurs attitudes. Cette constatation

s'explique par de nombreux facteurs. Il serait oiseux d'en faire l'analyse et de critiquer l'éducation de notre jeunesse, en jugeant l'action de la famille, des écoles et de l'Eglise. On en discute suffisamment dans le public. Il suffit de dire que l'éducation ne porte pas seule la responsabilité de cet état de chose. Ici aussi, il y a certaines limites et les jeunes doivent prendre à leur charge certaines responsabilités. Ils doivent faire leurs expériences; la vie se chargera bien de les corriger (...)

En toute objectivité, il faut reconnaître que l'éducation et l'instruction de base n'atteignent pas toujours, dans les écoles et les cours, le degré qu'on souhaite et qu'on escompte. Ici aussi, certaines choses laissent à désirer, d'autres sont imparfaites. Même avec la meilleure volonté du monde et le plus grand dévouement, les erreurs et les maladroites sont inévitables.

Les multiples changements du personnel d'instruction que provoque le service actif et l'augmentation constante des nouveautés techniques et autres, qu'il faut enseigner dans des limites de temps qui, elles, n'ont pas varié, ne facilitent en rien l'instruction et par conséquent expliquent bien des insuffisances.

Enfin, la manière dont sont accueillies les recrues de tout grade, lorsqu'elles arrivent à l'unité, joue un rôle primordial. Le jeune officier, sous-officier ou soldat doit sentir qu'il est admis sans prévention. Au contraire, on doit lui donner le sentiment qu'on le considère et qu'on l'admet

dans la compagnie, en lui faisant confiance et en l'estimant pour le moins autant que ses aînés plus expérimentés. Sa réception doit répondre à ces sentiments.

Si les jeunes ressentent cette atmosphère, ils sont heureusement influencés, ne se sentent pas étrangers et acquièrent du même coup une sûreté qui autrement leur ferait longtemps défaut. Si, en plus de cela, ils arrivent dans une unité fermement conduite et dans laquelle règne un bon esprit militaire, et si leur nouveau commandant est un capitaine au vrai sens du terme, ils se montreront certainement dignes de la confiance qu'on leur aura témoignée. Le vieil adage «Tel chef, telle troupe», n'a encore rien perdu de sa valeur. Cette vérité doit affermir notre volonté d'accomplir la mission qui nous est dévolue. Les jeunes prendront pour exemple ce qu'ils voient tous les jours et se rendront compte de ce qu'on attend d'eux. Si les hommes auxquels on a confié des responsabilités de chef savent se faire valoir tant par leur volonté de commander que par leur conception du devoir, ils seront un exemple vivant qui enthousiasmera et qui entraînera la jeune génération.

Col.-div. Rodolphe Probst
Chef d'arme de l'infanterie.

Les origines de l'arme cuirassée

(...) Le 18 juillet 1918, les 10^e et 6^e Armées françaises, commandées

respectivement par les généraux Mangin et Degoutte, attaquent entre l'Aisne et la Marne, sur un front de 40 kilomètres, en direction générale de l'Est, à l'intention d'étrangler d'un seul coup la hernie du Soissonnais, et de tomber dans le dos des forces allemandes qui se sont aventurées sur la rive sud de la Marne:

- La 10^e Armée attaque avec les 1^{er}, 20^e, 30^e et 11^e corps d'armée qui ont disposé 10 divisions en premier échelon, et 6 divisions en second échelon. Le 2^e corps de cavalerie, avec 3 divisions à cheval et 6 bataillons d'infanterie portée, demeure à disposition du général Mangin.
- La 6^e Armée attaque avec ses 2^e et 7^e Corps d'armée français et le 1^{er} Corps d'armée américain. Elle a 7 divisions en premier échelon et une division en réserve.

Le dispositif de l'artillerie d'assaut correspond naturellement à cette répartition des forces de l'infanterie, dont le centre de gravité repose sur la 10^e Armée. Le général Mangin dispose de 343 Renault, Schneider et Saint Chamond; le général Degoutte en reçoit 147. Total: 490 chars. On a relevé à ce propos que 180 Renault, les plus sûrs au point de vue mécanisme, se trouvaient au combat avec les 5^e et 9^e Armées, sur les fronts Est et Sud de la poche, et ne jouèrent conséquemment aucun rôle le 18 juillet. Lourde rançon consentie par le général Pétain, au principe de la sûreté, mais on n'oubliera pas que les lignes alliées,

dans le secteur de la Montagne de Reims, n'avaient pas été loin de céder, entre le 15 et le 17 juillet. D'autre part les 130 engins du même type, attribués à la 10^e armée, furent subordonnés au corps de cavalerie, en vue de la poursuite. Décision inattaquable, mais qui n'en réduit pas moins à 360 les chars qui participeront à la première phase. Le front d'attaque étant de 40 kilomètres, ceci revient à dire qu'ils seront très dilués sur le terrain, plus dilués encore que ne le voulait le général Estienne, dans sa première note au commandant en chef. Le général Mangin, toutefois, cherche à se constituer une masse de choc; aussi bien sur ses 213 engins de premier échelon, 156 passeront aux ordres du 20^e corps d'armée, chargé du principal effort de rupture.

Quoi qu'il en soit, le 18 juillet 1918, les 10^e et 6^e Armées françaises partent à l'assaut à 5 heures 35 du matin, derrière un puissant barrage d'artillerie que n'avaient précédé ni réglage, ni préparation. La surprise est complète pour les 10 divisions des 7^e et 9^e Armées allemandes, prises à partie inopinément et mal ancrées dans le terrain. En quelques heures, elles s'effondrent littéralement, et, à la tombée de la nuit, après une progression de 8 à 12 kilomètres, on compte 12 000 prisonniers et 250 canons capturés. Mais le même soir aussi, force est bien de constater au Q.G. du général Mangin que l'espoir d'une percée foudroyante s'est envolée, et, de fait, les forces allemandes au

combat sur la rive méridionale de la Marne, réussissent, à peu de frais, à se soustraire au nœud coulant qu'on leur avait préparé.

Pourquoi? Parce que les chars sont demeurés étroitement liés à l'infanterie. Dans les divisions attaquant par brigades accolées, ils ont été répartis un peu schématiquement entre les bataillons de premier échelon de soutien et de réserve. Où elles attaquent par brigades successives, chaque brigade a ses chars. Le commandement effectif des blindés incombe donc à des sous-lieutenants, des lieutenants et des capitaines, alors que les officiers supérieurs de l'arme, éprouvés aux rudes contacts de l'année d'apprentissage, se trouvent réduits au rôle modeste de conseillers techniques auprès des commandants de division et de corps d'armée, et l'expérience du temps de paix enseigne déjà que les conseillers techniques ne sont pas toujours consultés... L'infanterie, de son côté, qui retient étroitement ses chars en laisse, est elle-même enchaînée au barrage d'artillerie. C'est donc l'élément le moins mobile de l'ordre de bataille qui donne la cadence. Vers midi, l'artillerie devant faire un bond en avant, l'infanterie s'arrête et les chars avec eux. Quant au corps de cavalerie, avec ses trois bataillons de chars Renault et ses 7 bataillons de chasseurs portés, encore qu'alerté à temps, il ne réussit pas à s'engager en temps utile, en raison de l'embouteillage des routes et des chemins de forêt. La technique d'Etat-major de l'arme

n'est pas encore au point, ce dont nul ne saurait s'étonner (...)

Major E. Bauer

Les péripéties d'une invention

(...) A son retour d'Italie, c'est-à-dire en 1860, le colonel Burnand, âgé de 46 ans, fut nommé directeur de la fabrique d'armes de Neuhausen placée sous le contrôle fédéral. La raison sociale en était: *Société industrielle Suisse de Neuhausen*. Son gérant était M. Peyer im Hof.

Ed. Burnand se fixa donc à Schaffhouse avec sa famille. La fabrique reçut au cours des années suivantes la commande de 26 000 fusils de divers modèles, dont 6000 pour l'Italie et 2000 pour le Japon.

En outre elle fut chargée de transformer en Prélaz-Burnand les armes de l'armée fédérale, savoir: 8000 fusils de gros calibre, modèle d'infanterie et modèle d'artillerie; 28 000 fusils de petit calibre. La fabrique de MM. d'Erlach à Thoun reçut la commande du solde de 80 000 fusils à transformer.

Le fusil Prélaz-Burnand resta quelques années en usage dans l'armée suisse. Sauf erreur il armait encore la Landwehr et le Landsturm lors de l'occupation des frontières en 1870 et 71. Il fut peu à peu supplanté par des armes plus modernes, notamment par le fameux Vetterli.

Ne croyez pas que le colonel Edouard Burnand fit fortune, en dépit

du nombre respectable de brevets qu'il obtint, et de l'importance des commandes que reçut l'usine de Neuhausen. Il n'en était que le directeur; ses appointements étaient des plus modestes, 6000 francs par an.

Il fut néanmoins heureux à Schaffhouse, où il passa dix années. Après avoir habité la merveilleuse demeure du Löwenstein, il s'était construit une villa charmante qu'il nomma la villa Florence. Ce séjour en Suisse alémanique valut à son fils Eugène d'apprendre le schwyzerdütsch, d'entrer dans la société la *Scaphusia* qui lui laissa de piquants et joyeux souvenirs, et dont il illustra les albums avec une verve étonnante et précoce. Comme quoi la naissance d'un fusil peut contribuer à préparer la naissance d'un crayon.

En 1870 le colonel rentra à Moudon, où il reprit ses fonctions d'inspecteur forestier et accepta de nouveaux mandats politiques. Candidat au Conseil national en 1871, il obtint 3200 suffrages, mais échoua contre M. Wulliémoz, receveur de Payerne. Il rentra au Grand Conseil de 1871 à 1878.

Il s'occupa d'utilité publique, du chemin de fer de la Broye, de la colonie de Serix, de l'infirmerie de Moudon. Après son retour de Schaffhouse le colonel vécut encore vingt-deux années, partageant sa résidence entre Seppey et Moudon, repassant ses souvenirs, et racontant à ses petits-enfants ses grands voyages, ses rencontres avec l'empereur des Français (...)

René Burnand